

Lurelu

The logo for Lurelu, featuring the word "lurelu" in a white, lowercase, sans-serif font inside a red circle, which is itself centered within a red square.

Comme une image : Magali Bertrand, conteuse kamishibai

Isabelle Crépeau

Volume 41, numéro 1, printemps-été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88314ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Crépeau, I. (2018). Comme une image : Magali Bertrand, conteuse kamishibai. *Lurelu*, 41(1), 81–82.



(photos : Natasha Sher)

Comme une image : Magali Bertrand, conteuse kamishibai

Isabelle Crépeau

81

Quand on rencontre Magali Bertrand, on est tout de suite charmé par sa délicatesse lumineuse et touché par la douce chaleur de sa belle voix claire. Je ne m'étonne pas d'apprendre qu'elle envoute les tout-petits au premier regard! Depuis déjà quelques années, elle tréballe son kamishibai et ses histoires pleines de poésie dans les cafés, les garderies, les places publiques, les parcs ou les bibliothèques. Même si elle accepte de temps à autre de raconter à un public adulte, c'est de loin la rencontre avec les tout jeunes enfants qui constitue son univers de prédilection.

Je la rejoins pour qu'elle me raconte son parcours, me parle de son approche avec le jeune public et de son amour du kamishibai, ce petit théâtre d'images d'origine japonaise, avec lequel elle conte ses histoires.

Iconographie

Elle me raconte comment ses sœurs et elle ont grandi à Cornies, un tout petit village de trois-cents âmes à peine, dans le Midi de la France. Elle y a vécu dans un univers teinté de merveilleux. Dans les années 80, Marshall Cavendish publiait une série de livres-cassettes de contes traditionnels et contemporains lus par différents comédiens narrateurs, *Raconte-moi des histoires*: «Ma mère fermait les volets et nous faisait jouer ces histoires sonores, nous regardions les images des livres en écoutant ces belles voix nous raconter! J'ai tellement réécouté ces histoires! C'est peut-être ça qui m'a menée au kamishibai! J'ai vraiment grandi dans un monde de contes! Quand nous nous baladions en campagne, ma mère jouait la sorcière!»

Toujours attirée par les contes et l'univers de l'enfance, elle fait une formation en travail social auprès des 0-7 ans, en France: «Je croyais qu'on m'outillera aussi pour le conte et que je pourrais y apprendre à utiliser la marionnette en animation. Ça m'intéressait beaucoup, mais on n'a peu travaillé cet aspect. C'est quand même là que j'ai entendu

parler du kamishibai pour la première fois. Je ne savais pas ce que ça voulait dire, mais j'ai tout de suite su qu'un jour je ferais ça dans ma vie, comme un aimant, comme une évidence!»

Elle pour qui le dessin a toujours été un moyen d'expression se sent immédiatement attirée par cette manière japonaise d'intégrer les images à une prestation de conte vivant. Puis le temps passe et l'aventurière décide de s'envoler vers le Québec: «Pour le goût du voyage et de l'aventure, pour les grands espaces... En partie à cause d'une immense murale dans ma chambre d'enfant, qui représentait un vaste paysage canadien...»

À son arrivée au Québec, en 2009, elle plonge dans l'univers des soirées de contes, d'improvisation théâtrale et de poésie, tout en continuant à s'intéresser aux arts de la marionnette. Elle apprend que le conteur picard Laurent Devime est invité à la Grande Bibliothèque, dans le cadre de la journée du Japon, en tant que spécialiste du kamishibai. Il y donne une formation intensive sur cet art japonais: «Ça me rappelle tout de suite que le kamishibai, c'est le dessin et le conte! Je me lance! C'est en participant à cet atelier que je dessine ma première histoire.»

Elle expérimente ses premières histoires avec les enfants quand elle fait du remplacement en garderie. Elle crée pour eux une fable sur le thème des émotions et voit tout de suite à quel point l'attention des tout-petits est captée: «Tout à coup, ce n'est plus le chaos! Tout à coup, on m'écoute, on crée un lien... on s'amuse! On rit et je ne suis plus l'adulte, ils ne sont plus les enfants. Nous sommes juste un groupe de personnes ensemble! C'était tellement de beaux moments! Je sens alors qu'il y a quelque chose comme une étoile en moi qui s'ouvre, et je sens le lien avec les enfants.»

Voyant ce qu'elle fait, le conteur Pierre Renaud, lui aussi passionné de kamishibai, l'informe de la tenue d'un festival international consacré à cet art, au Mexique! Bien qu'elle parle et aime déjà beaucoup la langue

espagnole, elle se demande tout de même si elle est capable de conter dans une langue seconde, elle qui avait encore l'impression de n'en être qu'à ses balbutiements en art du conte. Mais le désir est plus fort et elle s'envole vers le Mexique.

En couleurs

Elle rejoint au festival d'autres artistes amoureux du kamishibai et de la parole contée, les *narradores orales*. Elle constate auprès d'eux à quel point le conte peut devenir un art pluridisciplinaire: «Ça peut être aussi simple qu'une personne seule qui conte avec ses mots et son imaginaire, mais ça peut être aussi bien des choses: des images, des marionnettes, ça peut s'agrémenter d'objets, de sons et de couleurs. C'est comme ça que tout a vraiment commencé pour moi!»

Après le festival, elle décide de rester au Mexique: «Je suis une aventurière et, quand je vais quelque part, j'aime bien pouvoir y vivre. Juste partir en vacances, pour moi, ça n'a pas de sens! Le festival m'avait ouvert les portes de la créativité!»

De rencontres en expériences, elle prolonge son périple de plusieurs mois. Dans sa bohème, elle croise la route de marionnettistes et de musiciens qui font de l'animation sur une place publique de San Cristóbal de Las Casas... Elle me précise joliment: «Là-bas, on l'appelle Pueblo magico, le village magique. Magique pour sa mixité culturelle et pour ses couleurs! Pendant que je contais mes histoires en kamishibai, eux créaient autour toute une ambiance avec les marionnettes et la musique. Je me suis retrouvée propulsée sur la place publique avec plein de monde, avec ces artistes qui entraient dans mon univers! C'était fantastique. Moi, ce qui m'importe le plus, c'est le lien avec les gens. Les gens s'arrêtaient et prenaient le temps. Il y avait des jeunes et des vieux, et je voyais que le kamishibai attirait l'attention, même si, sur une grande place, l'image se retrouve toute petite.»



Elle continue sa route en contant ses histoires dans les écoles, les bibliothèques : «C'était simple là-bas : pas de papiers à remplir, pas de longue attente : demain, tu viens! Je passais le chapeau pour gagner des sous. J'y suis restée deux ans. Je vivais au rythme du conte et, surtout, ça me remplissait vraiment.»

Elle séjourne dans des communautés autochtones, puis travaille pour l'Alliance française au Mexique, elle participe aux Jours de la francophonie au Guatemala, en y prononçant une conférence au sujet du lien social créé par l'utilisation du kamishibai et comment cela pouvait être utilisé dans l'apprentissage du français. Au long de l'aventure, elle ajoute des histoires à son répertoire. Ses images simples et expressives font partie de son interprétation : «Il y avait ce conte traditionnel mexicain de *Juana la rana*, conté par Roberto Mandoza, que j'ai tellement entendu et qui me faisait rire chaque fois! Cette histoire si drôle parlait aussi des moqueries et de l'identité. Je voyais ce qui se passait avec les enfants qui entendaient cette histoire : elle les faisait rire, mais les interrogeait en même temps. À force de la réentendre, je me suis mise à la dessiner.»

De retour au Québec, elle replonge avec intensité dans l'univers du conte en suivant la formation d'initiation donnée par Claudette L'Heureux et en multipliant les occasions de conter. On a pu l'entendre aux festivals Petits Bonheurs, Festilou et Je lis tu lis.

À dessins

Magali Bertrand m'explique que, malgré le fait que les conteurs plus traditionnels et puristes dédaignent le recours à l'image ou à d'autres artifices spectaculaires, elle a choisi de persister à utiliser son petit théâtre d'images : «Je n'utilise au fond que la forme du kamishibai et je n'y conte pas les contes traditionnels japonais. Le principe est simple : ce sont des planches qui sont les unes

derrière les autres et qu'on tire pour les enlever par le côté. Ce qui est intéressant, c'est de jouer avec les effets selon que tu retires vite ou lentement ou par coups, pour créer la suspense ou la surprise.»

Elle aime aussi sortir de petites marionnettes, parfois faites avec des chaussettes, qui interagissent avec les enfants, les images et l'histoire : «Je m'amuse! Comme si j'étais vraiment moi-même avec les enfants. Il faut dire que j'ai toujours été très curieuse, joueuse et enfantine!»

Elle avoue qu'elle a mis du temps pour assumer sa préférence à conter pour un si jeune auditoire : «Je me disais qu'un conteur devait savoir conter pour tout le monde. Je peux conter pour des tout-petits, même pour des moins de dix-huit mois, mais quand j'ai voulu me forcer à conter pour les adultes, j'ai été paniquée! Ce n'est pas un public avec lequel je suis à l'aise. Ma formation est en travail social et en petite enfance. Je connais les enfants, je les respecte en tant que personnes. Je ne vois même pas les enfants comme des enfants, je les vois toujours d'abord comme des êtres humains en devenir. Ils sont très intelligents et ils montrent une sensibilité encore plus grande que celle des adultes, et c'est ce que je préfère!»

C'est en découvrant l'univers de Jeanne Ashbé qu'elle a réalisé à quel point le quotidien et l'univers des très jeunes enfants était constitué de petites choses quotidiennes, comme l'heure du bain : «C'est ce que les enfants vivent. J'ai dessiné une très courte histoire qui parle simplement d'un petit qui découvre le jardin et y rencontre des insectes en chantant des chansons. C'est tout. Mais c'est superbe l'interaction que j'ai avec les bébés quand je raconte ça! Ils ont quatre mois et me regardent avec les yeux gros comme des billes! Les enfants de cet âge sont dans la découverte, il n'y a rien de banal à cet univers qu'ils découvrent.»

Et pour elle, le conte permet cet espace unique et privilégié hors du temps : «Le conte met tout le monde au même niveau. Il n'y a

plus le papa et la maman qui disent ce qu'il faut faire! Pause! Nous sommes ensemble devant une histoire à y prendre du plaisir. Quand on peut juste prendre le temps d'être ensemble, c'est précieux. Avant de raconter, je fais une courte méditation et je pense à créer un lien authentique et d'amour avec chaque personne qui croisera mon regard et mes histoires. C'est important, cette relation essentielle. Et c'est l'essence de ma vie, la relation aux autres et ces histoires qui nous tournoient autour, qu'on attrape et qu'on relance!»

Toute en effervescence créative, elle rêve d'ajouter le théâtre d'ombre à son kamishibai et souhaite sortir de la ville pour balader ses images à travers les paysages d'ici : «J'ai envie de conter dans les campagnes, de m'acheter une petite voiture et, pourquoi pas, d'aller vivre en région pour pouvoir prendre le temps par la main.»



Site Web :

www.magaliconte.com

